

## Parigi è un desiderio

Andrea Inglese

---

Number 154, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90721ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Inglese, A. (2019). Parigi è un desiderio. *Les écrits*, (154), 57–63.

PARIGI È UN DESIDERIO,  
PONTE ALLE GRAZIE,  
2016

### **La rencontre avec Andromède**

J'ignore par quelles poussées, ou chutes, ou insatisfactions cumulées, ou quels sursauts impromptus, ou impatiences, ou désolations, à la fin – non, au tout début, à un si beau commencement – je me suis dirigé vers Andromède, lors d'une fête?, fut-ce par exaspération de ma vie d'alors; cette vie si étudiante, de doctorant avec bourse, cette vie si nécessairement joyeuse de l'étudiant doctorant italien, de l'étudiant à Paris, qui étudie beaucoup et qui boit beaucoup, qui rédige des chapitres et qui déconne lors de ses éternelles descentes nocturnes dans des fêtes étudiantes, cosmopolites, explorant chaque salon, couloir, chambre à coucher et salle de bain, soupente et hall d'immeuble, attentif aux endroits où seraient apparues les jeunes étudiantes, prêt à les accueillir quand, encore libres, elles traverseraient l'espace environnant, encore non encerclées, déroutées par d'autres mâles, tous soignés, les mâles, les femelles aussi, mais à l'avance, à la maison, s'appliquant déjà devant le miroir, avec les nuances, mesurant les bagues et les chaînes, les barrettes et les rasoirs, sous les aisselles et dans l'aîne. Balancement complexe qui vient de loin, qui va loin; population de mâles et de femelles qui, par périples et détours, rejoint le point d'approche, là où les mains peuvent se frôler, presque, et de fait, avec un peu de vin dans les verres et du monde autour, les mains se frôlent pour de vrai, se touchent même, avec un frisson sec, presque électrique, comme ce fut le cas pour Andromède et moi, lors d'une certaine fête universitaire, avec des étudiants d'Italie et d'ailleurs, nous étions nombreux, et tous, si ce n'est pas heureux, joyeux quand même, radieusement insouciant, dans le bal et la boisson; je circulais dans le groupe féminin comme un poisson dans l'eau, suffisamment ivre et à l'aise, entre Adriana, la jeune Serbe, et l'autre, encore plus belle, la Coréenne, et des Italiennes aussi, dont je ne me souviens plus, une fille tchèque, blonde et intelligente, mais aux cuisses épaisses, et puis une Tunisienne, ou Algérienne, Livia, l'amie d'Andromède, aux bras courts, et enfin Andromède, que je remarquai dès le début, immédiatement, comme étant la meilleure, parce qu'elle était belle, parce qu'elle riait, parce qu'elle était mignonne, parce qu'elle était spontanée; là nous fîmes connaissance, et nous nous courtisâmes, et ce ne fut qu'un instant avant de m'en aller que je parvins, promptement, à obtenir son numéro de téléphone.

(Quand, plus tard, toute intime, lointaine obscurité s'amorce, et que la parade amoureuse prend forme, et que la tactique et la stratégie se fondent, et que le prédateur se fait proie, et que l'aventure s'embrace et se complique en transformant le geste érotique en prélude d'un itinéraire initiatique, une

descente dans le labyrinthe, redéfinition des croyances, obsession génitale, hypothèse de conversion ; quand tout ceci se produit comme une conspiration simultanée, c'est sous forme de rupture mordante, non seulement politique et sociale, mais également métaphysique, la société d'hier se révélant aujourd'hui pour ce qu'elle est de fait : un système suranné, fermé, conformé, où les prélats chuchotent toujours tout bas, acquiescent, transforment les endoctrinés adultes en figurants dociles afin que la cérémonie cache l'ignoble travail de chacun, mal payé, toxique, dément, solitaire ; tous ces milliers d'heures dans les bureaux, les cuisines, les chantiers ; si on le vit vraiment, ce boitement vertigineux qu'est l'amour, on ne tient plus le rythme, on voyage hors piste, en asocial, avant-garde paumée d'un désordre jouissif, improvisé.)

(Il y a donc comme une métaphysique quand l'amour prend du terrain, qu'il commence à émettre des signaux prophétiques, divinatoires, mystiques, qu'il rend tout territoire du quotidien complètement insuffisant et dépouillé – même les grands discours sur le réel n'ont plus de charme –, qu'il suggère des alternances de gouvernement, des législations plus flexibles, des hausses de la constitution, la dissolution des chars d'assaut. Si, par ailleurs, Lady Di ou Bush ou Michael Jackson sont des personnages à ce point visibles qu'ils existent comme des parasites dans nos cerveaux comme dans un médaillon paranaturel qu'il faut, chaque jour, par baumes et salives, célébrer, frotter, astiquer, alors le cou, les petits tourments, les tickets de caisse qu'Andromède tient dans sa main, le sac en plastique d'où elle puise un pot de yaourt : il n'y a que cela, me dis-je, de réel, je ne bougerai plus d'ici, pas même d'un centimètre, pas même à la nuit tombée, je ne lâcherai prise. Les yeux rougis, les dents dehors, l'esprit ouvert, de la pointe des cheveux aux capillaires des orteils, je l'absorbe : qu'il s'enfonce droit, brûlant, humble, minuscule, menaçant dans les hélices de mon ADN, que je le transmette, ce nouveau monde que personne n'a eu les tripes et l'intelligence de voir. Vis, Andromède ! Moi, je compte les pas, du salon à la chambre, de la cuisine aux toilettes, du téléphone à l'ordinateur, je répands les miettes, je mets en scène le conte. La nuit tombée, après l'incendie, le visage griffé, les yeux noirs de suie, je reviendrai en arrière à travers chaque détour, chaque geste des plus banals et quotidiens : un pas dans l'autre, voici nos traces, nos ombres, encore si indestructibles, lumineuses, disparues.)

Maintenant que j'y pense, je dirais que oui, qu'en effet, cette connerie totale du « coup de foudre » a été pour moi une corrélation toujours constante, scientifiquement assimilable à une loi naturelle, entre le phénomène « coup »

et le phénomène « foudre », de telle sorte qu'après le coup venait toujours la foudre, dans le sens d'éclair et de grondement, car la foudre est chose complexe, phénomène atmosphérique des plus nobles, alors que le coup n'est qu'un coup au hasard, roturier par essence, coup de bol, coup bas, mais s'il est de foudre, voilà que l'ensemble s'ennoblit bien qu'après tout, il ne s'agit que d'un phénomène optique : la femme que l'on voit, ou qui apparaît, dans un cadre particulier, contour vibrant, allumage auréolaire, cette même femme vers laquelle, comme pierres en chute, nous nous dirigeons avec un mouvement perpétuel uniforme, ou mieux, par laquelle nous sommes pour ainsi dire engloutis jusqu'à l'instant où, après un certain temps (années, minutes), avec nos lèvres nous touchons ses lèvres, selon une signalisation partagée qui peut arriver à impliquer la queue mais quoi qu'il en soit, en fin de compte, si coup de foudre il y a eu, tout doit redescendre sur terre, et les mains, enfin, les mains, peuvent se poser sur ce corps, jusque-là pure vision optique, paysage encadré, de loin, en exil, simple tache sur la rétine, rien que l'on puisse serrer dans ses bras, ou lécher, ou tripoter du bout des doigts fébriles ; tout ceci n'arrive que plus tard – bonheur – si coup de foudre il y a eu, si le destin sourit, et la femme aperçue devient femme étendue sur laquelle confirmer la fulmination, non pas, cette fois, par voie oculaire, mais génitale, ou gustative, tactile, olfactive.

En effet, on ne comprend pas comment cela se prépare, et surtout comment cela se déclenche du point de vue neurologique, toutefois, lexicalement, nous disposons de formules, parfois très allusives, nous disposons d'un jargon ; entrent en compte « la fatalité », « la fascination » ou (Stendhal) la « cristallisation », mais aussi le « léger étouffement », toute la constellation de la décharge électrique, de l'embuscade hallucinatoire, visuelle et visionnaire, de l'illusion d'optique, déraillée, illusoire, un trouble qui isole, qui fait abstraction de tout, sauf d'un visage, d'une expression détaillée, choisie, non, passivement captée, une coiffure, des lèvres, un mouvement des yeux qui s'imposent comme étant les seuls dignes de fantômes, mais aussi d'action, car de suite, une fois touché, encore bouleversé par l'éblouissement, il faut agir, s'y mettre, et gagner ainsi un avantage, s'avancer, mesurer la marge de manœuvre, peser le désespoir qui sera notre pâture, et surtout il faut être arrogant, mais avec naturel, comme si après des décennies de répétitions notre rôle jaillissait tout seul, sous forme de répliques et gestes précis et en même temps automatiques de robot inconscient, vide ; c'est ainsi que nous allons vers le but, ainsi que je suis allé vers les femmes ravissantes, que j'aurais par la suite réellement aimées, quelques années durant, avec toutes

les forces à ma disposition, en faisant un bonheur à partir de ce cas, de cette première secousse, optique et sonore.

Je me suis toujours intéressé aux femmes, du temps de ma mère déjà, cherchant à comprendre leurs intentions, les siennes et celles de ses remplaçantes, mais ce n'était pas clair, enfin, c'était très clair depuis le début que ma mère n'y était pour rien, qu'elle m'avait lâché sur terre sans grande conviction, elle n'était pas prête, la pauvre, pour cet engagement de mère, le sale boulot, crevant, d'aimer entre autres choses, heureusement nous n'avons qu'une mère, si elle se casse tout de suite, si elle est insortable et qu'elle se barre, il y a les autres femmes – nourrices, harnais, maîtresses – bien plus nombreuses, d'où les possibilités amoureuses mathématiquement croissantes; sur cet état de fait et sur les croyances qui en découlent j'ai assouvi cette première curiosité encyclopédique, je me suis donc fortement intéressé aux femmes, à leur façon de parler, à leurs cheveux, à leurs différents parfums, et aussi à leur nudité qui me semblait, enfant, si bizarre, voire effroyable, ces larges fesses que je vis à trois ans, sous une lumière crue, une femme nue, peut-être ma tante, sans la moindre poitrine mais avec une quantité de poils noirs entre les jambes, alarmantes éventualités qui se réglèrent pour le mieux – enfant, il faut agir sur les enfants, d'égal en égal, la libido est la même, imprévisible et capricieuse, et en même temps linéaire – avec une fillette de neuf ans, j'en avais sept, et nous étions à la campagne, ou à la mer, quoi qu'il en soit c'était la colonie de vacances, extraordinaire, licenciuse, torride colonie: elle m'entraîna aux toilettes pratiquement tout de suite – «bonjour, enchanté» – et là, culotte baissée, c'était le premier sexe féminin dont je m'occupais, nous nous sommes enfermés et je l'ai embrassé, mais j'ai vu qu'il était sombre à l'intérieur, il y avait une fente noire, j'ai senti avec la langue pour en vérifier le goût, qui était tout à fait plaisant, mais je ne sais plus comment ça s'est terminé, de là mon intérêt pour les femmes et leur sexe, respectivement les unes et les autres, car les femmes et les sexes féminins ne vont pas seulement de pair, ils ne font qu'un, il ne faut pas sombrer dans le sexisme, qui crée d'improbables hiérarchies, comme si le sexe de la femme venait en premier et ensuite la femme tout entière, car après tout, sexuellement parlant, la femme est entièrement un sexe, un fruit, quelque chose d'exquis, d'électrisant, chaque latitude et longitude corporelles, chaque petite étendue d'épiderme est un eldorado, la drogue parfaite, un mets affamant et délicieux. (Y compris quand, pour des raisons légales et de mœurs, de civilité et de respect, face aux femmes dans leur multitude indivisée, nous sommes presque toujours à jeun, dans l'ascétisme de l'avant-goût: la nourriture demeure

nourriture, qu'on l'admire de loin ou que l'on soit sereinement repu, car une femme suffit, une seule s'il le faut – celle qui nous tient à elle, dans le cordon amoureux – pour que le banquet soit inépuisable, et il faut des pauses et de la patience (des années!) et beaucoup d'exercice pour favoriser non pas la mort par gueuleton mais la raisonnable digestion.)

J'ai feint d'être au cœur de ma vie, maître de mes années débiles et secrétaire zélé, social-démocrate, maître de ce qu'il m'a été impossible d'accomplir (si ce n'est avec maladresse, bourrades d'adolescent, flouterie d'animal domestique): ceci est un fait. J'ai eu le besoin de me dire vivant, fort de la brève évidence du plexus solaire et de la circulation sanguine, et dans tout cela, vraiment, j'ai eu de moi-même une idée excessivement sublime, comme si j'étais l'être de moi, le substrat, la matière, l'injonction de transformer le besoin en slogan, publicitaire, humain, vraisemblable, décent presque, avec un quelconque rôle social généreusement reconnu et non seulement une cochonnerie, une branlette insomniaque, le feuilleton d'un étouffement solitaire: on revient toujours à ce fait, à cette unique certitude. Me laisser tomber, m'entraver de l'intérieur, alors que le monde dehors a déjà commencé sa longue infiltration, comme s'il était déjà, depuis bien avant, depuis une époque prétérine, installé confortablement et généreusement, là-dedans, pour me pousser en dehors avec une telle délicatesse, que je puisse dire, de suite: mais je ne suis rien, moi, je ne suis pas assez, donnez-moi une masse et des contours, donnez-moi des couleurs sur les joues et du rouge sur les lèvres, des ongles longs, donnez-moi des poils et des chaussures solides, laissez-moi sauter, élastique, à droite et à gauche, je dois occuper des espaces, ne serait-ce que la surface terrestre équivalente aux deux plantes des pieds, et puis tout autour, avec les jambes et les bras; et la voix, surtout, qu'elle coule au loin, qu'elle empoisonne, qu'elle m'annonce tel un malheur, un imprévu aux oreilles de la multitude, une preuve quelconque, un effet d'optique néanmoins, pour des témoins secondaires. Par ailleurs, j'ai toujours cherché à sauver les apparences, en les mettant à l'abri dans des cahiers noircis, notés, numérotés; j'y ai cru, moi, à l'administration des apparences, ces petits rien qui font les choses, avant l'arrivée de la grande confusion, pendant les départs, et ensuite les disparitions et les morts, et avant cela les amours; parce que c'est de ça, en vérité, c'est de ça que je voulais parler: étant moi-même peu de chose, médiocre projet en cours, j'ai voulu me ressourcer avec l'amour d'une femme, une femme comme Andromède, car en me laissant envahir par la vaste problématique de sa vie, par sa façon à son tour si maladroitement d'exister, c'est-à-dire peu fournie en substance dure, qui reste

intacte au cours de la nuit et que l'on retrouve à l'aube, joyeuse et palpable, à la place de ce vide sous le thorax et de cette nausée d'être à ce point le spectacle du néant. Parce qu'elle aussi, et mieux que moi, nullifiait et frôlait le monde, comme s'il eût été une embuscade, un rendez-vous de marchands malhonnêtes, j'ai pensé à m'en occuper, moi, d'elle, d'Andromède, ses tréfonds entièrement déployés ; et puis une fois qu'on lancerait le monstre, qu'on apprêterait les charretées de sable, et la population satellite, à la campagne et sur les rives, moi, en qualité de héros soulageant, aérien, fait de rien, je saurais quoi en faire : une obsession, mais pour rigoler ; parce qu'en amour, entre une baise et l'autre, on rit surtout, toutes les bonnes baisés mènent à cet éclat de rire, qui ne suffit pourtant pas, pour exister il faut les morsures, et quelques bonnes grosses infections : dans le cerveau, c'est mieux, c'est sûr, elles durent des années et font vraiment mal.

Et quand quelqu'un, à quatre ou six ans, fait ce premier rêve d'amour pour apaiser l'angoisse d'un monde peuplé d'êtres vivants, mais soumis à l'incessant carnage, pétales et forêts, moucheron et baleines, Eskimos et Bantous, et qu'il invente, en dormant, cette femme, un enfant dans le rêve, mais remplissant la fonction de la femme désirable, qui conserve en elle, dans son apparence faite de mots et de gestes, l'évidence sentimentale de l'amour, cette espèce de musique ; en somme, si ce rêve précoce, dévastateur, a bien eu lieu, impossible de s'en repentir, trente-huit ans après, car seulement celui qui ne l'a jamais connu, pas encore, dans les vapeurs prépubérales qui l'entourent, peut s'imaginer le fantasme parfaitement semblable de l'amour, seulement en l'ignorant de la tête aux pieds, dans toutes ses finesses mentales et libidinales, l'amour peut surgir avec autant de complétude onirique, de pressentiment et de fatalité, net, monochrome, monodose, pour ensuite, dans la réalité adulte, dans les vies incohérentes et blessées des amants, s'abîmer dans les complications psychologiques, alimentaires, économiques, bruyantes interférences, et l'original ressemble moins à l'amour que sa version au propre, la copie rêvée, une seule fois suffit, une seule bouchée, pour y laisser l'empreinte, un empoisonnement sur le long terme : ce rêve, cette nuit à elle seule, à quatre ou six ans, te suffisent, tu y prends le goût, tu apprivoises la condition impossible, tu es finalement prêt à échanger désespoir contre désespoir, que la monnaie circule, qu'on fasse le troc, qu'on échange la faim contre la soif, le désir contre le désir, et c'est bien cela qui fait que l'amour est prétexte aux rires, entre deux succions, les amants le comprennent trop tard, l'assouvissement tardera à jamais, et de cela, on peut vraiment, à la moindre occasion de découragement, en rire.

(Rien de spécial, finalement, ne se passe dans ce rêve. Au petit garçon qui dort apparaît une petite fille réveillée, peut-être un tantinet plus grande que lui, une petite fille de huit ou neuf ans, qui est belle à ses yeux, mais surtout proche, et enveloppante, une femme, donc, qui l'assouvit, et l'assouvissement qu'il éprouve en étant tout près d'elle, voire contre elle – peut-être se serrent-ils dans les bras, s'embrassent-ils vaguement – cet assouvissement, qui efface l'insuffisance de soi, mais aussi la débâcle démentielle du monde, n'est autre que le sentiment de l'amour tel qu'il est vécu dans la psyché enfantine, avant que l'amour n'existe dans la vie, comme une relation réelle entre lui et une autre personne, ce qui arrivera plus tard, beaucoup plus tard, l'effectuation de l'amour – ensuite, l'enfant s'accomplissant, trouvant dans le monde la matière et la forme de sa précoce expérience psychique, il découvrira que l'amour vécu, adulte, avec une femme aimée, est une distorsion prolongée de cette heureuse et bien plus simple note que l'enfance, en un seul rêve, a connu une nuit. En découlent le platonisme amoureux et l'impossibilité, malgré la poésie écrite et les milliers de vers saisis, de gouverner les apparences.)

*Extraits d'un roman inédit en français*

---